

Règne de Ferdinand VII (de 1808 à 1821).

(Ce roi survécut douze ans à la proclamation de l'indépendance
mexicaine).

- 57° Dom Pedro Garibay , Maréchal de Camp 1808 à 1809
 58° Don Francisco Javier de Lizana y Beaumont ,
 Archevêque de Mexico..... 1809 à 1810
 59° Don Francisco Javier de Venegas..... 1810 à 1813
 60° Don Félix Maria Calleja , Comte de Calderon.. 1813 à 1816
 61° Don Juan Ruiz de Apodaca , plus tard Comte
 de Venadito 1816 à 1821
 62° Don Juan O'Donojú. Celui-ci ne parvint pas à
 exercer ses fonctions.

QUATRIÈME PARTIE.

LA RÉVOLUTION MEXICAINE

et la proclamation de l'Indépendance
et de la République;

ABRÉGÉ DE L'HISTOIRE DU MEXIQUE
de 1810 jusqu'à nos jours.

XVII

Premiers mouvements insurrectionnels.

Le cri de Dolorès.

Le grand Miguel Hidalgo.

La domination de l'Espagne, que nous avons racontée à grands traits par quelques biographies sommaires des vice-rois qui se succédèrent sur le trône de la Nouvelle-Espagne, fut pour le Mexique une longue ère de souffrance et de misère.

Les Espagnols exploitèrent ce riche et beau pays, en tirèrent de l'or, de l'argent, des revenus, et non seulement ils n'incitèrent pas les habitants à se livrer à l'industrie, mais encore les empêchèrent de le faire par toutes les mesures possibles, craignant toujours de voir les marchés du Mexique ne plus être forcés de s'approvisionner des produits de l'industrie importés par les Espagnols. Tout le monde sait en effet que les Espagnols furent jusqu'à ces dernières années le peuple le moins industriel et le plus nonchalant du monde. La mauvaise administration, qui fleurissait en Espagne sous le règne des rois et des prêtres, et qui réduisit le pays qui a découvert l'Amérique, le pays de Charles-Quint, au rang de puissance presque secondaire et à un état voisin de la misère, étendit sur le Mexique son influence néfaste, paralysa toutes les initiatives du pays et jeta cette contrée dans une somnolence hébétée, une torpeur profonde. Et, non contents d'exploiter les habitants du pays et de les laisser moisir dans la paresse, les prêtres et les vice-rois de la

Nouvelle-Espagne s'efforcèrent de les plonger encore davantage dans les ténèbres de l'ignorance et de la superstition.

Ce qui frappe le plus d'étonnement l'écrivain de l'histoire du Mexique, c'est que ce peuple asservi de telle sorte ait pu avoir encore assez de ressort et d'énergie latente pour secouer un jour la tyrannie désolante des Espagnols, et conquérir à force de luttes et de batailles son indépendance et sa liberté. Combien de nations placées sous un pareil éteignoir auraient vu s'éteindre en elles tout noble sentiment et toute haute pensée et seraient toujours demeurées esclaves et misérables !

Sous le règne du vice-roi don Miguel de Azanza, commencèrent à se manifester les premiers symptômes de mécontentement, les premières aspirations d'indépendance.

En 1798, on dénonce une conspiration et on l'étouffe ; mais le germe des révolutions était semé, l'émancipation des colonies américaines avait montré aux Mexicains l'exemple à suivre, la branche de salut ; la Révolution française, qui secoua les trônes les plus puissants, renversa la plupart des souverains d'Europe et fit victorieusement circuler dans les plis de nos drapeaux les idées de liberté à travers les monarchies séculaires, réveilla définitivement, dans les cœurs de tous les patriotes mexicains, l'amour de la liberté et la honte de subir le joug des oppresseurs.

La situation incertaine et précaire où l'invasion de Napoléon I^{er} avait plongé l'Espagne, les querelles scandaleuses qui surgirent entre Charles IV et son fils Ferdinand, la violente destitution et l'emprisonnement du vice-roi Iturrigaray, décrétés par les membres du Conseil, aidés de quelques Espagnols qui crurent ou feignirent de croire que la résistance opposée par le vice-roi à la reconnaissance de l'Assemblée de Séville était faite dans le dessein de proclamer l'indépendance du Mexique, tout cela n'était pas de nature à ramener à l'obéissance les esprits mécontents à juste titre, aigris par tant d'injustices et indignés de voir tant de faiblesse le disputer à tant d'arbitraire.

En vain on arrêta et emprisonna l'avocat Verdad, en vain on le fit étrangler dans la prison du palais de l'archevêché par ordre du vice-roi Don Pedro de Garibay ; en vain on découvrit une conspiration à Morelia et on arrêta quelques personnes compromises ; tous les efforts pour empêcher la révolution d'éclater furent déjoués par l'audace héroïque d'un simple curé de village, qui leva un beau jour le drapeau de l'insurrection et proclama l'Indépendance du Mexique, le 16 septembre 1810, sous l'administration du vice-roi Don Francisco Javier Vénégas.

Mais ici je veux laisser la parole à mon excellent maître et regretté ami Ignacio Altamirano, que les Mexicains s'honorent de placer à la tête de leurs écrivains, de leurs poètes, et qui a été lui aussi un des fondateurs de la République, un des héros de la guerre de réforme soutenue par le Mexique ; nul mieux qu'Altamirano ne pouvait raconter la biographie du grand Miguel Hidalgo. Je lui emprunte donc les quelques pages que voici :

« Pour Mexico, Hidalgo est le premier des héros de l'Amérique.

» Sa biographie a été écrite bien des fois, en bien des volumes et par de nombreux écrivains mexicains ; ses statues s'élèvent dans bien des endroits de ce pays, son nom se trouve dans toutes les bouches.

» Appeler Mexico le pays de Montézuma c'est lui faire une injure que les bons Mexicains repoussent avec indignation, car c'est leur rappeler l'imbécillité et la lâcheté du misérable chef de la cité aztèque quand arrivèrent les Espagnols au XVI^e siècle, mais appeler Mexico la patrie de Hidalgo, c'est lui donner son véritable nom, le nom de l'homme dont s'enorgueillissent les patriotes mexicains.

» Donnons ici quelques notes biographiques :

» Miguel Hidalgo, descendant d'une famille espagnole, était humble curé d'un hameau des montagnes de Guanapiato appelé Dolorès, nom qui est resté célèbre dans l'histoire du Mexique,

car c'est de ce hameau que fut lancé le cri de liberté qui émancipa pour toujours le Mexique de la domination espagnole.

» Cet homme remarquable naquit le 8 mai 1754 dans une propriété champêtre. Son père s'appelait don Cristobal Hidalgo, et sa mère, dona Ana-Maria Gallega.

» Il étudia la philosophie et la théologie au collège de Saint-Nicolas de Valladolid (aujourd'hui Morelia), collège dont il fut recteur quelques années après.

» Il reçut les ordres sacerdotaux à Mexico et il fut nommé curé de quelques villages ruraux et plus tard de Dolorès où il resta quelque temps.

» Là, il fut le bienfaiteur de toute la région.

» Entreprenant et actif, désirant améliorer la condition du peuple, il s'attache à établir de nouvelles industries, afin d'arracher les pauvres indigènes à la situation de misère dans laquelle ils se trouvaient depuis trois cents ans.

» Il planta des mûriers pour l'élevage des vers à soie et établit des filatures qui produisirent de bons tissus. Mais le gouvernement espagnol, considérant cette industrie nationale comme une atteinte portée au commerce des soies dont le monopole était réservé au commerce d'Espagne, détruisit les plantations de mûriers et les filatures.

» Hidalgo planta alors des vignobles qui prospéraient, mais le gouvernement espagnol fit arracher les plants.

» Le curé, sans se décourager, établit des fabriques de céramiques et des tanneries pour préparer les peaux, il répandit l'instruction populaire et, comme il aimait les Indiens, parlait quelques-unes de leurs langues. Autant par cela que par la manière affable dont il les traitait et par la protection qu'il leur avait accordée, il était populaire parmi eux et exerçait sur leur esprit une influence décisive.

» Le gouvernement espagnol, jaloux et méfiant, organisa contre lui une persécution sourde et tenace qui devait finir par l'exaspérer.

» Hidalgo, en effet, fatigué de cette série de procédés tyran-

niques et injustes, ému de la situation faite au peuple mexicain, réduit à l'esclavage et à l'ignorance, comprit qu'il n'y avait d'autre recours que de proclamer l'indépendance, et de lutter jusqu'à ce qu'on l'ait obtenue.

» En même temps, une femme illustre et héroïque, dona Josepha Ortiz, épouse de don Miguel Dominguez, corregidor de Queretaro, animée des mêmes sentiments, était l'âme d'une conspiration qui devait éclater au mois d'octobre 1810.

» Hidalgo prit parti pour elle avec enthousiasme et fut bientôt le principal chef.

» Mais la conspiration fut dénoncée et le corregidor et sa femme furent emprisonnés. Les autres conjurés allaient prendre la fuite quand dona Josepha envoya un avis secret à Hidalgo.

» Celui-ci résolut de proclamer immédiatement l'indépendance, bien qu'il ne comptât alors sur aucun élément militaire.

» Ses compagnons, Allende, Aldama et Abasolo, l'en dissuadèrent, l'engageant à prendre la fuite avec eux aux États-Unis, mais Hidalgo demeura ferme, et, deux heures après, dans la matinée du 16 septembre 1810, accompagné seulement de ses officiers et de dix hommes armés de fusils et de sabres, il proclama l'indépendance de Mexico, proclamation qui est connue dans la république mexicaine sous le nom de « Cri de Dolorès ».

» Comme c'était un dimanche, il fit aussitôt sonner la messe. Tous les gens du lieu et des peuples voisins accoururent. Hidalgo les harangua et les engagea à suivre sa cause.

» Il se dirigea le même jour sur San Miguel el Grande, augmentant son armée sur tout son chemin. Cette armée était composée de quelques soldats du régiment de la reine, de bergers et de laboureurs armés de leurs instruments de travail.

» En passant à Atotonilco, quelques paysans arborèrent comme étendard une bannière avec l'image de la vierge de Guadalupe, la madone indienne, la déesse nationale. Ce fut la bannière de l'insurrection qui s'élevait au cri de « Vive Notre-Dame de Guadalupe et mort aux Espagnols ! » cri par lequel le

peuple mexicain, comme dit l'historien Orozco y Berra, synthétisait son amour et sa haine, ses ressentiments et ses espérances!

» Le 22 septembre, Hidalgo fut nommé à Celaya, par son armée, capitaine général; Allende et ses compagnons furent nommés généraux.

» Aussitôt, cette armée, forte de 50,000 hommes, sans armes et sans discipline, se dirigea sur Guanajuato pour attaquer la forteresse de Granaditas, qui était en quelque sorte la Bastille de Mexico. Là était enfermé l'intendant espagnol Riaño, avec ses troupes et provisions de guerre.

» La forteresse fut prise le 28 septembre. Hidalgo nomma les autorités, établit une fonderie de canons et donna une meilleure organisation à ses troupes. Le 10 octobre, il marcha sur Valladolid, où il entra, sept jours après, comme un vrai triomphateur.

» Le gouvernement espagnol se préparait cependant à la lutte, aidé efficacement par le haut clergé, qui était royaliste décidé. On rassemblait toutes les troupes des provinces, on réunissait les canons, on prêchait en chaire contre Hidalgo, et l'Inquisition lançait ses anathèmes contre le chef de la révolution.

» Hidalgo marcha vers Mexico et, en arrivant près de la ville, sur la montagne de las Cruces, il rencontre le général espagnol Trujillo avec une forte armée, bien aguerrie et pourvue d'une forte artillerie.

» L'action fut sanglante, mais Hidalgo remporta une victoire complète.

» Le général espagnol et ses troupes rentrèrent à Mexico épouvantés.

» Le chemin de Mexico était libre et l'armée arriva en vue de la ville.

» Tous attendaient l'assaut, mais Hidalgo, comme Annibal aux portes de Rome, s'arrêta, à l'étonnement général.

» On prétend que, manquant totalement de munitions, épuisées dans la bataille de la veille, il ne put ordonner l'assaut

de cette place, la plus forte de la colonie, et se vit obligé de se retirer à Guanajuato. Là, ses malheurs commencèrent. Il se rencontra en chemin avec une forte division royaliste envoyée par les généraux espagnols Calleja et Flon et il éprouva son premier revers. Complètement dépourvue de munitions, une partie de son armée fut mise en déroute à Aculeo.

» Hidalgo envoya alors son lieutenant Allende à Guanajuato; lui, se dirigea, avec sept mille chevaux, sur Valladolid et ensuite sur Guadalajara, où il établit le gouvernement indépendant.

» C'est là qu'entre autres décrets, il en promulgua un qui rend sa gloire de libérateur supérieure à celle de Washington et de Bolivar.

» Au mois de novembre 1810, il ordonna l'abolition immédiate de l'esclavage sur tout le territoire soumis à ses armes, imposant la peine de mort à ceux qui enfreindraient ce décret.

» Bien que ce décret ne pût être mis à exécution dans toute la nation en raison des circonstances, il n'en est pas moins certain qu'Hidalgo est le premier homme d'État qui, tant dans l'Amérique anglaise que dans l'Amérique espagnole, a eu le courage de proclamer ce grand principe de la liberté humaine.

» Tandis qu'Hidalgo s'occupait d'organiser le gouvernement indépendant, de répandre la révolution partout, envoyant ses lieutenants au Nord, au Centre et au Midi de Mexico, et qu'il préparait de nouvelles troupes encore mal armées, l'armée royaliste, sous les ordres de Calleja et de Flon, avait reçu de nombreux renforts et après avoir occupé Guanajuato, où elle se signala par des cruautés inouïes, elle marcha contre lui.

» Le 17 janvier 1811 eut lieu la sanglante bataille de Calderon qui, trois fois, fut sur le point d'être gagnée par les indépendants, quand l'incendie de leur parc d'artillerie par une bombe ennemie décida du triomphe des royalistes.

» Hidalgo se retira dans la direction de Zacatecas et, en chemin, ses lieutenants Allende, Arias et quelques autres, lui retirèrent son commandement et continuèrent leur marche vers le Nord, emmenant leur chef comme prisonnier.

» Dans cette situation, alors que tous allaient, confiants, en plein désert, un ancien colonel royaliste, nommé Elizondo, qui était passé dans les rangs des insurgés, qui commandait en leur nom la place de Monclova, sortit à la rencontre des chefs insurgés, avec des apparences pacifiques et les fit prisonniers traîtreusement.

» Les prisonniers furent conduits à Chihuahua, jugés et fusillés par le général espagnol Salcedo.

» Hidalgo montra une rare dignité en face de ses ennemis. Il fut d'abord dégradé, comme prêtre, par l'évêque espagnol de Durango et fusillé le 1^{er} août 1811.

» Il mourut avec la sérénité et le courage d'un héros.

» Hidalgo ne vit pas le triomphe de sa glorieuse cause. Il l'avait prévu depuis le 16 septembre 1810 et en était sûr, il l'avait proclamé depuis longtemps, persuadé que le sacrifice de sa vie était nécessaire pour la liberté de sa patrie, c'est là que réside surtout son héroïsme.

» La trahison arrêta ses pas. Il fut martyr, mais les dix mois de son intrépide campagne, son sang versé, suffirent pour allumer le feu de la révolution dans l'antique colonie et pour faire surgir de tous côtés de nouveaux héros qui, après une lutte sanglante et horrible de onze années, obtinrent enfin la victoire.

» Ce furent, en effet, les lieutenants d'Hidalgo, le grand Morelos, le génie militaire de l'insurrection, les Galeanas, les Rayon, les Guerrero qui continuèrent la guerre jusqu'en 1821. C'est alors que, tout le pays voulant la liberté, les anciennes classes privilégiées, ennemies de l'indépendance, durent l'accepter.

» Mais Hidalgo fut le véritable créateur de la Patrie qui s'appelle aujourd'hui la République Mexicaine.

XVIII

Les héros de l'Indépendance.

Morelos et ses lieutenants Matamoros,
Galeana, Bravo, Martinez, Mier y Teran,
Vittoria, Guerrero et Rayon.

Il ne faudrait pas toutefois que l'héroïsme du grand Hidalgo nous fasse oublier le juste tribut d'admiration que nous devons au talent militaire de Don José Maria Morelos y Pavon. Lui aussi était curé à Caracuaro, mais plein d'enthousiasme, épris d'un amour éperdu de la liberté, il se voua corps et âme au triomphe de l'indépendance de son pays. Secondé par des hommes de valeur, tels que Matamoros, Galeana, Bravo, Martinez, Mier y Teran, Vittoria et d'autres moins fameux, il vengea la mort du grand patriote Hidalgo et infligea aux troupes royalistes de nombreuses défaites. Il assiégea Acapulco (novembre 1810), battit le gouverneur de la province au Valadero et mit en déroute, à *Tres Palos*, le chef royaliste Paris (4 février 1811). Contraint de lever le siège d'Acapulco, il se dirige vers Chilpancingo et s'en empare, après avoir taillé en pièces à Chichihualco les troupes du commandant Garrote. A Tixtla, à Mescalá, à Chiautla, il remporta une série d'éclatantes victoires.

Pour mieux réorganiser ses forces, il les divisa en trois corps : le premier sous le commandement de Don Miguel Bravo, le second sous celui de Don Hermenegildo Galeana, et se réserva le commandement du troisième. Il se dirigea ensuite vers Izúcar où il rejoignit l'intrépide Matamoros ; il traversa Cuautla et confia le commandement de cette place à Leonardo Bravo. A

San Gabriel il réunit quelques canons et entra à Tasco déjà occupé par Galeana. Accompagné de Bravo et de Matamoros, il courut au secours de quelques-unes de ses troupes qui avaient été battues à Tecualoya, et battit à son tour Porlier, l'obligeant, après une poursuite acharnée, à enclouer ses canons à Tenancingo.

Maître de toute la terre chaude, il revint à Cuautla avec 3,000 hommes qu'il confia au commandement de Bravo et de Galeana, et poussa ses postes avancés jusqu'à Chalco.

Le vice-roi Venegas, voyant l'ennemi presque aux portes de la capitale, dirigea Calleja avec 42,000 hommes sur Cuautla. Les insurgés mettent la place en état de défense, l'arment avec 30 canons; le siège est ouvert le 19 février 1812; Calleja lance ses colonnes à l'attaque des retranchements, elles sont repoussées par le courage héroïque des défenseurs après un sanglant combat de six heures; les attaques se renouvellent chaque jour; les insurgés lèvent des redoutes et les assiégeants, renforcés par les troupes qui avaient été repoussées près d'Izúcar par le général Bravo, activent le siège. Morelos, poussé à bout, perce les lignes ennemies avec une audace extraordinaire le 2 mai 1812, de grand matin, et force l'ennemi à lever le siège qui avait duré soixante-dix jours.

Ce fait, mémorable dans notre histoire, accrut le prestige du célèbre Morelos.

Don Leonardo Bravo, fait prisonnier, fut conduit à Mexico, où il fut fusillé, malgré les propositions des insurgés qui offraient bon nombre de prisonniers en échange de sa liberté. L'histoire enregistre au sujet de la mort de ce grand patriote un de ses faits les plus héroïques. Lorsque Morelos communiqua la fatale nouvelle à Don Nicolás Bravo, fils de l'illustre victime, il lui ordonna de faire fusiller, à titre de représailles, les 300 prisonniers qu'il détenait en son pouvoir. Mais Nicolás Bravo, donnant un remarquable exemple de grandeur d'âme et de générosité, leur fit former les rangs, leur lut l'ordre formel de Morelos et leur rendit la liberté.

Morelos occupa ensuite Chilapa après avoir défait les chefs royalistes Cerro et Anorve, secourut vivement son lieutenant Trujano, assiégé dans Huajuapán et battit les assiégeants Regules et Caldera le 23 juillet. Il attaqua et prit Orizaba le 26 octobre, et, malgré la perte de son artillerie au combat des *Cumbres de Acapulco*, réorganisa ses forces et put prendre Oaxaca le 25 novembre. C'est alors que le vice-roi Don Francisco Javier Venegas, rappelé en Espagne, fut remplacé dans ses fonctions par le lieutenant-général Don Félix Maria Calleja (1813).

Le 13 avril 1813, Morelos marcha sur Acapulco et occupa cette place importante: peu après eut lieu à Chilpancingo l'installation du premier Congrès mexicain, le 14 septembre et, deux mois plus tard, l'indépendance du Mexique et l'abolition de l'esclavage furent solennellement proclamées le 6 novembre 1813.

Malheureusement, les revers commencent à ce moment pour Morelos: dans le dessein d'installer le Congrès à Valladolid, il investit cette place et intima à la garnison l'ordre de déposer les armes le 23 décembre 1813; mais Llano et Iturbide à la tête des troupes royalistes l'attaquent vigoureusement et lui infligent une sanglante défaite. Morelos se retira en toute hâte sur Puruarán, où il laissa Matamoros avec 3,000 hommes. Iturbide attaqua ce dernier, le vainquit et le fit conduire à Valladolid, où il fut fusillé le 3 février 1814.

Galeana, Miguel Bravo furent aussi vaincus et fusillés et Morelos lui-même ne tarda pas à subir le sort de ses lieutenants. Voulant sauver les membres du Congrès et leur permettre de fuir, il fit face aux troupes de Concha et Armijo à Texmalaca; vaincu, il fut livré à ses ennemis par un déserteur de son armée nommé Carranco et conduit à Mexico. Sa condamnation ne se fit pas attendre et il fut fusillé à San Cristóbal Ecatepec, le 22 décembre 1815.

La mort héroïque de Morelos n'arrêta pas davantage le mouvement insurrectionnel que celle d'Hidalgo; ses lieutenants, Mier y Terán à Tehuacan, Vittoria au Nord et sur le littoral de Vera-Cruz, Osorno et d'autres dans les plaines d'Apan, Guerrero

et Bravo chez les Mixtèques et au Sud de Mexcala, Rayon sur la montagne de Coporo, Vargas à Michoacan, le prêtre Torrès à l'intérieur du pays (el bajío), Victor Rosalès à Zacatecas, tinrent énergiquement la campagne contre les troupes royalistes fortes de 40,000 hommes et énergiquement commandées par le vice-roi Calleja.

Ce dernier rétablit les Jésuites et l'Inquisition, bannit un grand nombre de notables, poussa la haine des insurgés jusqu'à enfermer dans un couvent Dona Josefa Ortis, femme du corregidor de Queretaro et Dona Léona Vicario, femme du patriote Don Andrés Quintana Rao. Les nouveaux impôts qu'il établit, ses exactions et sa tyrannie lui suscitèrent tant d'ennemis et soulevèrent un tel concert de protestations que la Cour espagnole fut obligée de le remplacer par Don Juan Ruiz de Apodaca, qui prit possession du gouvernement de la Nouvelle-Espagne, le 20 septembre 1815.

XIX

Le Mexique avant et après la proclamation de l'Indépendance et de la République. — Guerres civiles. — Interventions étrangères. — Juarez et Maximilien. — Le général Porfirio Diaz donne à son pays une ère de paix, de prospérité et de progrès.

Les forces des patriotes essayaient souvent des revers, lorsque l'intrépide soldat espagnol Francisco Javier Mina vint prêter l'appui de son bras à la cause de l'indépendance, après avoir combattu bravement l'invasion étrangère, et quitté l'Espagne, las de la tyrannie de Ferdinand VII.

Son expédition rapide et éclatante comme un météore fut, depuis son débarquement à *Soto la Marina*, jusqu'à sa mort, en vue des hauteurs de San Gregorio, une série de succès.

Le 15 avril 1817, il débarque à la tête de 500 hommes recrutés aux Etats-Unis, il marche en hâte vers l'intérieur du pays, défaisant successivement sur sa route les royalistes Villaseñor et Armiñan ; il atteint le fort Sombrero où il s'unit au brave insurgé Pedro Moreno ; puis il taille en pièces les troupes d'Ordoñez, près de S. Felipe. Ordoñez fut tué ainsi que le chef Castañon. Ayant tenté de surprendre la ville de Léon, mais sans succès, il battit en retraite vers le fort de Sombrero, et y fut assiégé peu de temps après par la division de Liñan ; il réussit à percer les

lignes des assiégeants et continua ses expéditions vers l'intérieur du pays et dans la *Sierra Gorda*, fatiguant sans cesse les royalistes par ses mouvements rapides. Il fut malheureusement surpris au *Rancho del Venadito*, par Orrantia, qui le fit d'abord conduire à Silao, et, après, au camp de Liñan, où il fut passé par les armes devant le fort de los *Remedios*, le 11 novembre 1817.

Le curé Torres continua de défendre le fort jusqu'au 1^{er} janvier, où il fut pris par les royalistes, qui firent un grand carnage des prisonniers. Le curé Torres réussit toutefois à s'échapper.

Les insurgés éprouvaient de nombreux revers, comme le désastre de Bravo à Cópore, celui du curé Torres à l'intérieur, l'emprisonnement de Verduzco et de Rayon et les exécutions d'autres patriotes, comme Pagola et Bermeo.

Cependant de nouvelles forces étaient envoyées de la Métropole pour combattre et écraser l'insurrection ; la cause de la liberté semblait compromise ; il ne restait que l'indomptable Guerrero pour la soutenir dans les montagnes du Sud. Ce chef, qui avait servi sous les ordres de Morelos dès 1811, combattait sans relâche, remportant successivement vingt victoires en 1819.

Le rétablissement de la Constitution de 1812 en Espagne, pour laquelle il fut prêté serment à Mexico, le 31 mai 1820, qui déclarait abolie l'Inquisition, et proclamait la liberté de la presse, divisa les Espagnols ; quelques-uns devinrent partisans de la Constitution, tandis que d'autres s'en déclaraient ennemis. Ces discordes profitèrent à la cause de l'indépendance.

Après avoir conféré à Iturbide le grade de brigadier, le vice-roi Apodaca lui confia la direction de la campagne qui devait s'ouvrir contre les forces du Sud, réunies sous les ordres de Guerrero.

Iturbide quitta Mexico le 16 novembre 1820 ; après plusieurs rencontres qui ne furent pas défavorables aux insurgés, il entra en correspondance avec l'illustre Guerrero ; une entrevue fut décidée, elle eut lieu à Acatempa le 10 janvier 1821 ; les deux

chefs s'y mirent d'accord pour proclamer l'indépendance. Iturbide promulgua le *Plan de Iguala*, le 24 janvier 1821.

Ce programme accepté par beaucoup de villes et de villages, Filisola, Bustamante, Dominguez, Barragan, Negrete et d'autres chefs y adhèrent. Iturbide ouvrit la campagne et fit capituler Valladolid, Quérétaro et Puebla ; il assiégea ensuite Mexico où les officiers aidés de quelques émeutiers déposèrent le vice-roi Apodaca, qu'ils remplacèrent par le sous-inspecteur d'artillerie D. Francisco Novella (le 5 juillet 1821).

A peine débarqué à Vera-Cruz, le 31 juillet 1821, le 62^e et dernier vice-roi de la Nouvelle-Espagne, Don Juan O'Donoju, lança une proclamation et, comprenant l'inutilité d'une lutte disproportionnée, entra en pourparlers avec les insurgés. A Cordoba, il eut une entrevue avec Iturbide, d'où résulta le traité de Cordoba qui fut, avec quelques modifications, la confirmation du *Plan de Iguala*.

L'entrée triomphale d'Iturbide à Mexico, à la tête de l'armée insurrectionnelle, eut lieu le 27 septembre 1821. Ainsi prit fin, après trois cents ans d'oppression barbare, la domination espagnole ; une ère nouvelle commençait pour le Mexique, qui, de l'esclavage et de l'obscurité profonde où l'avaient systématiquement plongé les Espagnols, allait, par une suite d'efforts et de luttes, s'élever jusqu'à la lumière et jusqu'à la liberté.

Mais les mœurs despotiques et monarchiques avaient laissé de profondes racines dans les classes dirigeantes du pays. A peine le triomphe de l'indépendance fut-il assuré qu'Iturbide se fit nommer Empereur : son ambition lui porta malheur ; car il fut renversé l'année suivante par le général Santa-Anna, qui proclama le gouvernement républicain. Iturbide, exilé, ayant voulu ressaisir le pouvoir, fut arrêté à son débarquement à *Soto la Marina* et fusillé à Padilla peu de jours après (1823).

La république fédérale fut établie à la chute d'Iturbide : le premier président fut le général Guadalupe Victoria, élu en 1824, qui fit promulguer une Constitution semblable à celle des États-Unis de l'Amérique du Nord, le 4 octobre 1824.

Malheureusement, l'ère des guerres civiles ne fut point close pour le Mexique par la proclamation et le triomphe de l'indépendance : ce pays se trouva divisé en deux partis : le parti espagnol qui devint centralisateur et le parti républicain qui prit le titre de parti fédéral. Ce fut alors une série de troubles et de combats sanglants : la paix publique était passée à l'état de chimère et tour à tour les généraux s'élevaient à la présidence de la République et se renvoyaient mutuellement par des *pronunciamentos*. Le parti centralisateur voulait faire rétrograder le pays en lui imposant les usages de l'époque coloniale, le parti fédéral voulait le pousser dans la voie des réformes politiques et sociales, mais dans le sens libéral. Il faut que la vitalité du Mexique ait été bien grande pour résister à l'anarchie, à la dilapidation des finances, aux exactions, aux brigandages de tous les genres qui marquèrent cette trop longue période de son histoire.

Après le bombardement de Vera-Cruz par une escadre française commandée par le prince de Joinville, les nationaux français résidant au Mexique reçurent, en 1838, une indemnité de 600,000 piastres pour les dégâts causés par la guerre civile. Cette immixtion des Français dans les affaires mexicaines ne fut que le prélude de revers plus désastreux pour le Mexique : en 1845, le Texas se déclara indépendant et, pour résister aux troupes de Mexico, entra dans la confédération des États-Unis du Nord. La guerre fut déclarée au Mexique par les États-Unis et, naturellement, malgré la bravoure de ses troupes et de sa garde nationale, le Mexique fut écrasé, après un an de combats acharnés. Il dut signer le traité de Guadalupe et céder, le 2 février 1848, aux États-Unis, la Haute-Californie, le Texas, le Nouveau Mexique et une partie de l'État de Coahuila, en échange d'une indemnité dérisoire de 15 millions de piastres.

La paix signée avec les États-Unis, le parti libéral prit e dessus au Mexique et, arrivé au pouvoir, put mettre à exécution ses théories gouvernementales, excepté durant les années 1853, 1854 et 1855 où le général Santa-Anna gouverna en véritable

dictateur. La nouvelle Constitution (celle en vigueur de nos jours) fut promulguée en 1857 ; elle proclama la liberté religieuse, la séparation de l'Église et de l'État, la dissolution des Congrégations religieuses, déclara nationaux les biens du clergé et établit le registre civil.

En 1861, le gouvernement mexicain ayant suspendu le paiement des intérêts de la dette étrangère, la France, l'Angleterre et l'Espagne envoyèrent une expédition contre le Mexique. L'Angleterre et l'Espagne se retirèrent avant de commencer les hostilités ; le gouvernement de Napoléon III, moins avisé que ses alliés, résolut d'entreprendre seul la campagne et la France fut ainsi engagée dans une guerre impopulaire et qui, à cause de l'éloignement des deux pays, ne pouvait qu'être très coûteuse et sans profit. Le 31 mai 1863, les troupes françaises, commandées par le tristement célèbre Bazaine, entraient à Mexico et installaient une régence qui exerça le pouvoir jusqu'à l'arrivée de l'archiduc Maximilien d'Autriche, nommé empereur du Mexique. Le second empire mexicain, qui ne pouvait subsister qu'avec l'appui de nos troupes, ne fut pas accepté par les Mexicains, et toutes les provinces non occupées par nos soldats soutinrent avec héroïsme une lutte acharnée contre notre armée et contre les impérialistes mexicains. Don Benito Juarez, indien de grand talent, qui à douze ans ne savait pas lire, et qui s'éleva par ses seules ressources aux plus hautes dignités, fut l'organisateur de la résistance ; il lutta avec intrépidité, avec persévérance, lassant par sa guerre de guérillas et d'embuscades les troupes françaises. Il fut président de la Cour suprême de Justice et de la République, de 1857 à 1872, après avoir été reçu avocat à vingt-huit ans, et avoir occupé le poste de gouverneur de l'État de Oaxaca.

En 1867, le gouvernement français fut forcé par l'état des affaires en Europe et par l'opinion publique en France de retirer les troupes du Mexique. Après le départ de nos soldats, l'empereur Maximilien vit ses partisans l'abandonner ou succomber presque sans combat.

Il se jeta dans la forteresse de Queretaro, où les Républicains l'assiégèrent et, après trahison de ses partisans, le firent prisonnier. Il fallait, pour assurer le triomphe des idées libérales, détruire tout espoir de restauration : la mort de Maximilien fut décidée par Juarez et il fut fusillé le 19 juin 1867. On peut dire que l'exécution de Maximilien fut la preuve retentissante de la vanité et de la folie de ceux qui avaient voulu imposer à un peuple un régime dont il ne voulait pas, et l'obliger par la force des armes à accepter un prince étranger : elle fut aussi le châtement mérité de leur tentative injuste et criminelle. Maximilien, qui n'avait été que l'instrument de Napoléon III et de l'impératrice Eugénie, fut sacrifié au principe de l'autonomie et de la liberté des peuples !

Juarez, énergique et un peu farouche, entra à Mexico le 15 juillet 1867, et resta au pouvoir jusqu'à sa mort en 1872 ; il fut un peu trop autoritaire dans son gouvernement et la guerre civile ensanglanta le Mexique jusqu'à sa mort. Toutefois, il faut reconnaître que, malgré le peu d'envergure de son esprit et de ses pensées, il ne fut jamais tenté de transformer son gouvernement en dictature et qu'il fut fidèle aux principes libéraux.

Don Sebastian Lerdo de Tejada fut élu Président de la République et succéda à Juarez ; le pays, fatigué de ces luttes continuelles, entra alors dans une ère de calme relatif, mais le nouveau Président se rendit impopulaire auprès des uns par des mesures inconsidérées et fit craindre aux autres qu'il ne voulût accaparer le pouvoir en s'y perpétuant : en 1877, une révolution éclata, dite révolution de Tuxtepec, et il fut renversé.

Le général Porfirio Diaz, chez qui plusieurs des lieutenants de Juarez avaient, dès la chute de l'empire, reconnu un esprit sage et modéré, prédestiné au gouvernement du Mexique, fut alors élu Président de la République des États-Unis du Mexique.

Issu de parents pauvres dans l'État de Oaxaca, il se destinait au barreau, lorsque la guerre éclata entre le Mexique et les États-Unis ; il s'engagea alors dans l'armée et combattit pour

la défense de son pays avec autant de courage que d'habileté.

Remarqué de ses chefs, après la guerre il resta dans la carrière des armes et étudia l'art militaire. Toutefois, le Droit l'attirait et il se serait sans doute consacré à l'étude de la Jurisprudence, lorsque la révolution de 1855 le rappela dans l'armée, qu'il ne quitta plus dès lors jusqu'en 1877 où il fut élu Président de la République.

Le général Porfirio Diaz a fait ses preuves comme général expérimenté et brave pendant les longues guerres civiles et la lutte contre les troupes françaises : doué d'un esprit aussi sage que libéral, énergique et prudent, le général Diaz était, de l'avis de tous ses compagnons d'armes, l'homme qu'il fallait pour donner au Mexique la paix et la tranquillité qui, après tant de dissensions intestines, lui étaient indispensables.

Le Président Diaz n'a pas trompé l'espoir des patriotes mexicains : lorsqu'il monta au pouvoir en 1877, il ne trouva pas une piastre dans les Caisses publiques, l'administration était désorganisée, l'incurie et l'arbitraire avaient plongé le pays dans une véritable anarchie gouvernementale. Il s'agissait de réorganiser, de pacifier, de calmer les esprits, de reconstituer les Finances du pays, l'œuvre était ardue et cependant le général Diaz réalisa des économies, et parvint, après trois ans de présidence, à abandonner à son successeur, le général Manuel Gonzalez, des Finances prospères, les services administratifs en excellent état et le pays lancé dans une voie de prospérité et de progrès. Chemins de fer, institutions de crédit, lignes télégraphiques, développement des transactions commerciales, tel est le bilan du premier passage aux affaires publiques du général Diaz. Il donna toute sa sollicitude aux entreprises susceptibles d'accroître la prospérité et d'augmenter la richesse de son pays ; plongé jusqu'alors dans la guerre civile, le Mexique était en retard sur les nations civilisées : aujourd'hui les chemins de fer sillonnent son immense territoire, les lignes télégraphiques et téléphoniques relient toutes les villes et l'industrie et le commerce font chaque jour d'immenses progrès.

C'est sous la présidence du général Porfirio Diaz que la France et le Mexique renouèrent les relations diplomatiques, interrompues depuis le départ des troupes françaises du Mexique. En novembre 1880, le Ministre de France au Mexique, présentait ses lettres de créance au général Diaz : le mois suivant le général Diaz remettait solennellement ses pouvoirs de Président au général Gonzalez.

Le gouvernement du général Gonzalez, bien que pacifique et favorable au progrès de la nation mexicaine, fit éclater à tous les yeux la nécessité d'avoir à la tête de la République du Mexique un homme d'État sage et prudent. Le programme des grands travaux publics inauguré avec tant de succès par le général Diaz, fut suivi avec une véritable *furvia* par le général Gonzalez : esprit éclairé mais ardent, le successeur du général Diaz eut le tort de vouloir aller trop vite. La circulation monétaire devint énorme, le commerce et l'industrie présentèrent une animation, une fièvre inconnues jusqu'alors ; mais, malgré cette prospérité factice, les travaux publics absorbèrent tous les revenus du Trésor et le général Diaz, rappelé au pouvoir en 1884, trouva les finances mexicaines dans un piteux état.

En décembre 1884, le gouvernement mexicain pouvait à peine disposer du douzième des recettes fiscales ; le reste avait été affecté au paiement des dettes contractées, pour faire face aux travaux entrepris avec trop de hâte par le général Gonzalez. Pour rétablir le crédit, il fallut suspendre ou diminuer les délégations sur les recettes des douanes, ainsi que les subventions aux Compagnies de chemins de fer ; on fit des économies, la dette flottante fut convertie en bons du Trésor et tous les émoluments payés par la Fédération furent provisoirement réduits. Le Mexique contracta en Europe un emprunt de 262.500.000 francs qui fut couvert plus de vingt fois à Londres et à Berlin et, malgré le krach de 1885, les travaux publics furent poursuivis, le chemin de fer National, la ligne la plus directe entre Mexico et New-York, fut achevée, le gouvernement fit face à tous ses engagements et remboursa aux fonction-

naires publics les retenues opérées à la suite du décret de juin 1887. En 1887, fut signé le traité entre la France et le Mexique, assurant aux deux nations le traitement de la nation la plus favorisée. Le 18 octobre 1887, la Constitution fut modifiée et rendit rééligible le Président de la République : le 30 avril 1888, le Ministre de France au Mexique remettait au général Porfirio Diaz les insignes de Grand-Croix de la Légion d'honneur. Enfin, le 1^{er} décembre 1888, le général Diaz, réélu Président de la République, inaugura une nouvelle ère plus brillante encore de prospérité et de développement pour la richesse publique de son pays. Grâce à ses efforts, le Mexique remporta à l'Exposition Universelle de 1889 un succès sans précédent.

Le général Porfirio Diaz, réélu encore Président de la République, le 1^{er} décembre 1892, ne trompera pas, nous en sommes persuadé, l'espoir de tous ceux qui aiment le Mexique et qui désirent le voir grandir et prospérer sous un gouvernement à la fois énergique et modéré, entreprenant et sage.